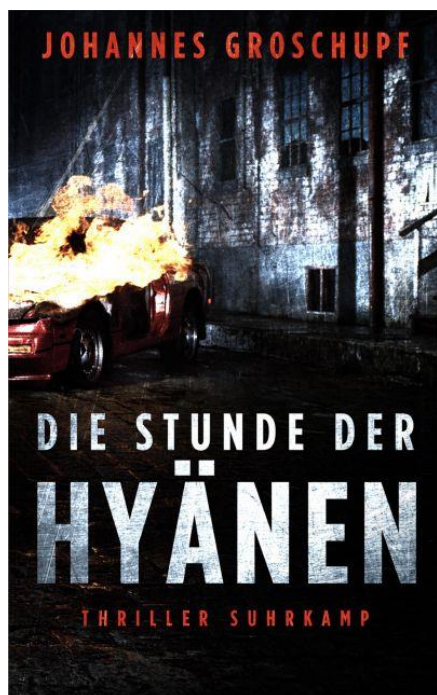




Johannes Groschupf

Hyaenas

Thriller

(Original German title: Die Stunde der Hyänen. Thriller)

265 pages, Paperback

Expected publication date: 21 November 2022

© Suhrkamp Verlag Berlin 2022

Sample translation by Claudine Layre

pp. 7 — 19; 50 – 52; 191 – 198

*Les voyages les plus longs commencent
dans les rues à la tombée de la nuit.*

Jörg Fauser¹, Kant

1

Radek Malarczyk ouvrit la bouteille de Rachmaninoff et en but une gorgée. Il était assis dans son vieux Bulli Volkswagen, stationné sur un parking en alvéole à la limite de Kreuzberg², non loin du Landwehrkanal³. Sur l'autre rive se trouvait Treptow⁴. Radek était épuisé par ses balades. Cela faisait trois semaines qu'il était garé là ; dans la journée, il était sans arrêt en vadrouille, la nuit, il dormait dans son sac de couchage sur la banquette arrière. Cela ne dérangeait personne. D'habitude, il y avait d'autres mobil-homes mais en février, Radek était le seul à vivre ici.

Il avait son petit-déjeuner et son dîner dans un sac en plastique. Pain, charcuterie, fromage, une pomme et une banane, il se contentait de peu. S'y trouvaient en outre son tabac

¹ Jörg Fauser : auteur et journaliste allemand (1944-1987).

² Kreuzberg : quartier situé à Berlin-Ouest. Haut-lieu du mouvement de squatteurs dans les années 1980, voir chapitre 2.

³ Landwehrkanal : canal tristement célèbre où fut jeté le cadavre de Rosa Luxemburg en janvier 1919 après son assassinat par des soldats de la *Garde-Kavallerie-Schützen-Division*.

⁴ Treptow : quartier situé à Berlin-Est.

Chesterfield, ses filtres et ses feuilles à rouler ainsi que deux bouteilles de Rachmaninoff. À l'intérieur du véhicule, ça sentait les vieilles chaussettes, le tabac froid et le feuillage ; la nuit était glaciale mais au moins, Radek n'était pas sans abri.

La Rachmaninoff lui brûla le gosier, cela lui fit du bien. Il fallait que ça brûle pour que les souvenirs s'arrêtent. L'après-midi, Radek s'était rendu une nouvelle fois voir le vélo blanc à l'Oberbaumbrücke⁵. Il y allait chaque jour et se remémorait l'accident. Le carrefour était très fréquenté, personne ne prêtait attention à la bicyclette blanche, seul Radek restait devant, les mains tremblantes. Il avait vu la cycliste trop tard, au moment où il voulait tourner. Cela remontait à six mois, mais cela recommençait sans cesse : Radek appuyait sur la pédale de frein, son poids-lourd s'arrêtait dans un crissement strident. À l'extérieur, les cris des passants, les klaxons des voitures, il descendait de son véhicule et comprenait immédiatement ce qui s'était passé en apercevant le vélo tout tordu sous une roue arrière de son camion, la cycliste gisait sur le bitume telle une poupée que quelqu'un aurait jetée.

Ces images nettes et précises l'obsédaient nuit et jour. Radek se rendait quotidiennement à l'Oberbaumbrücke pour faire pénitence, il s'agenouillait quotidiennement devant le vélo blanc et s'adressait à Dieu l'haleine chargée, en bafouillant : « Écoute-moi. Je ne l'ai pas vue cette femme, tu m'entends, je ne l'ai pas vue. Pardonne-moi. Ne me laisse pas tout seul. *Zrobię wszystko, co chcesz*. Je ferai tout ce que tu voudras⁶. »

Dieu ne lui répondait pas.

Radek se relevait en titubant ; dès le matin, il avait besoin d'une gorgée de Rachmaninoff avant de venir jusqu'ici. Les piétons l'évitaient. Les cyclistes le dépassaient à toute allure. En direction de la sortie de la ville, la Stralauer Allee était bondée : jeudi après-midi, tout le monde avait des courses à faire, voulait rentrer chez soi. C'était Berlin. Une ville toujours pressée. Pas un endroit pour Dieu. Le vélo blanc avait été attaché au pont avec une chaîne, il resterait là éternellement. Au-dessus de lui, le ciel gris et Dieu qui ne répondait pas. Non loin de lui, les eaux froides de la Spree. Radek se souvint de son village, des chemins champêtres où il marchait pieds nus quand il était enfant. À l'époque, quand il priait avec sa grand-mère, Dieu l'écoutait et satisfaisait ses demandes enfantines. Radek s'agenouilla de

⁵ Oberbaumbrücke : litt. pont Oberbaum. Sur la Spree. Emblème de l'arrondissement berlinois Friedrichshain-Kreuzberg.

⁶ Je ferai tout ce que tu voudras : cette phrase est la traduction de la phrase en polonais qui précède.

nouveau devant le vélo blanc mais Dieu ne voulut rien savoir et ne répondit pas à ses prières et supplications d'ivrogne.

Radek avait la gorge sèche. À la tombée de la nuit, il retourna à son Bulli en traversant le parc et en cherchant des bouteilles de verre consignées dans les poubelles. Puis, des heures durant, il resta dans l'obscurité à sa table de camping sur le siège arrière, à rouler des clopes à l'avance et à s'enfiler de la Rachmaninoff, toujours lentement, par petits gorgeons. Le froid lui transperçait les os. Il avait mis l'un par-dessus l'autre trois slips et deux jeans, des pulls, deux vestes, un bonnet, chaque gorgée le réchauffait un peu. Le souvenir de la cycliste finit par s'estomper.

Dehors un riverain promenait son chien. Radek entendit l'animal renifler tout près de la portière et son aboiement rauque. Le maître rappela son chien. Personne ne se plaignait de la présence de Radek. La mélancolie s'empara de lui, il fredonna une vieille chanson, fuma encore une cigarette, s'enroula dans son sac de couchage, se tourna sur le côté et s'endormit.

Il rêva de son premier hiver à Berlin. À la fin des années quatre-vingt. Les années Solidarnosc. C'était un hiver rigoureux, il faisait moins dix, moins vingt mais il était jeune et fringant, vif en affaires. L'air glacial ne lui posait aucun problème. Il était vendeur au marché polonais sur la Potsdamer Platz⁷. Les Allemands achetaient tout, verres en cristal, photos, disques de jazz, tasses à café. Les mamies polonaises étaient assises à côté de lui sur le sol durci par le gel, leurs joues étaient rouges de froid mais leur commerce marchait bien. Quelle époque. Il était riche en ce temps-là, les paquets de billets alourdissaient ses poches de pantalon. Chaque semaine, il faisait deux voire trois aller-retour entre Berlin-Ouest et Varsovie, rapportant des produits destinés au marché et ramenant des compatriotes en Pologne. Il chantait au volant, il traversait l'hiver avec aplomb, chemise ouverte sous son manteau de cuir, il n'avait pas froid.

Son rêve s'interrompit brutalement, Radek se réveilla, allongé dans son Bulli puant, ouvrit les yeux, eut du mal à respirer, le van était plein de fumée, chaque inspiration âpre. Ça brûlait quelque part, il ne savait pas où mais sentait la fournaise palpiter. Pris de panique, il se débattit pour échapper à l'étroitesse de son sac de couchage, les bouteilles cliquetèrent à ses pieds, le reste de vodka se renversa. Il ressentit une douleur aigüe lui transpercer le dos, quelle

⁷ Marché polonais sur la Potsdamer Platz : les Polonais avaient le droit de se rendre à Berlin-Ouest sans problème (statut spécial de la ville depuis 1945). Ce marché inofficiel leur permettait d'améliorer leur niveau de vie en vendant cher aux Allemands de l'Ouest des produits polonais bon marché. Après 1945, la Potsdamer Platz se retrouva à l'intersection des secteurs américain, britannique et russe. Suite à la construction du Mur en 1961, elle resta en friche côté Est et côté Ouest.

importance, il fallait sortir du véhicule. Sortir tout de suite. Il s'arracha du sac de couchage, chercha ses chaussures et la poignée de la porte.

Soudain, tout l'intérieur du véhicule flamba, on aurait dit que l'air lui-même était en feu. Radek ferma les yeux, mit un bras devant son visage et chercha la porte de son autre main. Vite, sortir d'ici, se retrouver sur le trottoir. Les vieux journaux qu'il conservait s'embrasèrent, les flammes les dévorèrent, il les repoussa, tâtonna dans le brasier et huma une odeur de chair brûlée, l'odeur de sa propre chair, sans éprouver encore de douleur, il pensa au réservoir sous ses pieds qui pouvait exploser à tout moment, c'en serait fini de lui.

Sa main trouva la poignée et ouvrit violemment la portière. L'air glacé de la nuit s'engouffra dans le véhicule. Radek soupira de soulagement. Il se laissa tomber sur le pavé humide du trottoir, ses pieds toujours entravés par le sac de couchage. Il roula sur lui-même pour étouffer les flammes. Il avait mis trois couches de vêtements pour se protéger du froid mais sentait maintenant la chaleur de la sueur qui coulait dans son dos.

Il se mit debout et tituba. Les flammes jaillirent et se dressèrent de toute leur hauteur au-dessus du véhicule.

Vingt mètres plus loin, dans l'ombre de la porte cochère de l'immeuble le plus proche, Radek aperçut un homme qui semblait trembler violemment. Radek se rapprocha lui aussi avait besoin d'aide, il leva ses mains brûlées il distingua l'homme plus distinctement. Son manteau était grand ouvert ainsi que sa braguette : le jeune type fixait le Bulli en flammes et branlait sa queue blanchâtre comme un possédé. Il ne faisait pas attention à Radek, il était dans son monde de plaisir, de honte et d'exubérance. Ses mouvements se firent de plus en plus rapides, son corps se contracta. Le jeune poussa de violents gémissements et renversa la tête en arrière au moment où son sperme jaillit.

« *Chuj*⁸ ! Tu fais quoi ? » demanda Radek qui ne reconnut pas sa propre voix. « Ça va pas ? Va mourir, mec. Tu n'as aucun respect ? »

Le jeune sursauta. Il continuait à respirer par à-coups, son visage était étroit. Ses yeux étaient rapprochés, sombres et taciturnes. Il ne répondit rien, remonta son pantalon à la va-vite, remballa sa queue, referma son manteau par-dessus et s'éloigna de l'entrée de l'immeuble.

⁸ Chuj : « queue » en polonais. Ici synonyme de « salopard ».

« Attends ! dit Radek en levant la main. Arrête-toi. *Idioto*⁹ ! »

Le jeune recula, épouvanté à la vue de cet homme aux cheveux et sourcils carbonisés, à la peau du front et du nez décollée, aux vêtements grésillants et fumants qui le maudissait en polonais. Cet homme se rapprochait en tendant les bras devant lui. Derrière lui la lueur orangée des flammes qui jaillissaient au-dessus du Bulli. Le jeune s'éloigna dans la nuit en courant gauchement, ses mains retenaient son pantalon qui tombait. Il disparut à l'angle de l'immeuble. Radek sentit alors la douleur exploser dans son corps. Ses cheveux étaient calcinés, son visage était comme recouvert d'un masque ardent. Ses mains étaient nues et à vif. Comme il aurait eu besoin d'une demi-bouteille de Rachmaninoff pour éteindre la douleur. Combattre le feu par le feu. Dans les appartements au-dessus de la porte cochère, des lumières s'allumèrent, une femme ouvrit une fenêtre et cria. Radek se retourna pour regarder son Combi, pensa à ses sacs à provisions et aux deux bouteilles de Rachmaninoff. Quel gâchis. Les flammes s'échappaient de l'intérieur du véhicule, on ne pourrait rien sauver. Les mains de Radek tremblaient sous l'effet de la douleur et du manque, il avait envie d'une gorgée d'alcool.

Trois minutes à peine s'écoulèrent avant l'arrivée des pompiers munis de deux pompes à incendie six hommes équipés de pied en cap. Quatre d'entre eux propulsèrent de l'eau et de la mousse sur le brasier, deux vinrent vers lui, il était agenouillé sur le pavé, ses mains dolentes tendues devant lui.

« C'est vous qui étiez dans le véhicule ? Il y avait quelqu'un avec vous ? Vous avez mal ? »

Radek hocha la tête. « Étais tout seul¹⁰, me suis endormi, tout d'un coup, ça a brûlé. J'ai mal. » Il voulut se relever.

« Allongez-vous. »

Un infirmier urgentiste découpa les manches de ses vestes, un autre ses pantalons. Radek sentit la froideur des ciseaux sur sa peau. Les pompiers le recouvrirent d'une couverture de survie dorée. Ils savaient exactement ce qu'ils avaient à faire, accomplissaient des gestes routiniers, c'était leur quotidien, Radek par contre fut envahi d'un sentiment de solennité. Il était de nouveau un être humain. Plus un clochard qui avait renversé une cycliste mais un être humain souffrant dont on s'occupait.

⁹ Idioto : « idiot » en polonais.

¹⁰ Étais tout seul : Radek parle allemand mais sa syntaxe est parfois approximative.

« Vous respirez normalement ?

—Oui. Je crois.

—On est quel jour aujourd’hui ?

—C’est mon anniversaire. Le 10 février.

—Bon anniversaire, dit le pompier. Vous avez survécu de justesse. Quelqu’un vous a offert une nouvelle vie. »

Radek était allongé sur les pavés et regardait le ciel, un groupe de badauds l’entourait ainsi que des pompiers, des infirmiers, des voisins, au-dessus d’eux, les branches dépouillées des arbres et derrière, le ciel lointain et froid, l’étroit croissant de la lune. Dieu le voyait, Dieu l’avait enfin entendu. Radek sut alors qu’il ne boirait plus. Plus jamais. Plus une seule goutte.

La police arriva, de simples agents et la police judiciaire. On attendait l’ambulance qui transporterait Radek dans l’hôpital le plus proche.

Un pompier déclara : « On dirait un incendie volontaire. C’est une première impression mais j’en suis presque sûr. La police scientifique ne va pas tarder. C’est peut-être une attaque ciblée, une tentative de meurtre. Vous avez des ennemis ? »

Sous la couverture dorée, Radek tremblait de tout son corps tellement il avait mal, il sourit quand même : « Des ennemis ? Patron m’a viré après accident, Irina m’a viré parce que je picolais, mon collègue Henryk aussi. Mais des ennemis ? Je vis seul.

—Vous habitiez dans le van ? »

Radek hocha la tête.

« Il faudrait que je relève votre identité. »

Radek donna son nom, en montrant le véhicule qui fumait. « Carte d’identité, passeport, assurances : tout est dedans. »

L’ambulance finit par arriver, les infirmiers hissèrent Radek sur un brancard qu’ils poussèrent dans le véhicule. Les pompiers partirent, les locataires retournèrent dans leur immeuble, la nuit était glaciale.

Les policiers de la Scientifique examinèrent le Combi selon la méthode du triangle de combustion afin de déterminer le point de départ et la propagation du feu. Ils ne trouvèrent pas grand-chose. Une légère pluie se mit à tomber, qui effaça les derniers indices.

2

Tard dans la soirée, Jette Geppert entendit les sirènes de la police et des pompiers qui se rendaient sur un lieu d'intervention non loin du Landwehrkanal. Elle était assise dans sa cuisine à cinq rues de là et buvait du vin avec Laszlo.

Elle logeait depuis cinq ans dans un immeuble de type habitat alternatif au 17 de la Forster Straße. Il rappelait le style des maisons d'Amsterdam, façade crépie en rouge et blanc, porte de l'immeuble et porte cochère peintes en vert foncé. Dans les années 1980, un groupe d'étudiants avait rénové ce bâtiment délabré de fond en comble, arraché les planchers pourris et posé des neufs, rénové les fenêtres et installé de nouveaux câbles électriques. Ils avaient vécu des années sur le chantier, rendant l'immeuble habitable au fur et à mesure. Il y avait longtemps de cela mais l'assemblée générale hebdomadaire existait toujours et les résidents de l'immeuble devaient y participer. Jusque tard dans la nuit, on y débattait des propositions du groupe Énergie, de la date de l'isolation de la façade, des tours de rôle pour la maintenance de la chaudière à la cave et le nettoyage des escaliers de la partie donnant sur la rue¹¹. La génération des pionniers se déchirait depuis des années ; lors des réunions, l'ambiance était tendue. On reprochait en permanence à Jette et aux autres nouveaux résidents de ne pas assez s'impliquer, de profiter de loyers modérés qui n'atteignaient même pas la moitié de ceux du marché, sur lequel, de toute façon, on ne trouvait rien à louer. Jette aimait son immense appartement bizarrement découpé, où les féministes du groupe d'étudiants avaient vécu en communauté. C'était elles qui avaient laissé le poster du Tierpark¹² représentant des hyènes tachetées qui était accroché dans la cuisine. Jette avait lu dans le Brehm¹³ qu'on disait les hyènes perfides et lâches, leur rire rauque et sardonique, mais cette affiche lui plaisait.

Trois cartons d'affaires pas encore déballés appartenant à Laszlo étaient posés à côté du réfrigérateur. Il avait emménagé chez elle il y a deux semaines, Jette avait tout simplement dit

¹¹ Partie donnant sur la rue : immeuble berlinois typique comportant également une arrière-cour (parfois plusieurs) et un bâtiment (parfois plusieurs) situé à l'arrière et accessible uniquement en la traversant.

¹² Tierpark : parc animalier de l'est de Berlin. À ne pas confondre avec le zoo situé à l'ouest.

¹³ Brehm : ouvrage très populaire sur la vie animale rédigé par le zoologue Arthur Brehm (1829- 1884).

oui quand il lui avait demandé si c'était possible. Oui, elle voulait vivre avec lui. Se réveiller à ses côtés, petit-déjeuner avec lui, le prendre dans ses bras quand elle partait à la rédaction et s'allonger à côté de lui sur le canapé quand elle en revenait. Elle voulait dormir le long de ce grand corps, dont la force et la chaleur la fascinaient. Au lit, Laszlo était fantastique parce qu'il savait s'abandonner : chaque nuit, elle découvrait avec lui ce que pouvait être la volupté. Ils avaient fait connaissance il y a un mois en jouant au billard, Jette était amoureuse comme jamais.

Elle était fatiguée par sa journée, elle avait assisté à une longue réunion entre la rédaction et la direction, les finances étaient mal en point, le journal devait économiser. Les publicités diminuaient, les lecteurs résiliaient leur abonnement ou mouraient. Elle avait dans son ordi portable encore deux articles assez longs à terminer, or Laszlo n'avait pas fait les courses, bien qu'il ait passé toute la journée à la maison.

Lui aussi agacé, il répondit : « Pourquoi ce serait à moi d'acheter le pain ? J'ai passé mon temps à écrire. Vous n'avez pas une super cantine à ton boulot ? Pourquoi tu ne vas pas y manger ?

—J'ai pris une salade à midi. Il est onze heures du soir. On n'a même pas de fromage au frigo.

—Si tu étais rentrée plus tôt, on aurait pu commander un truc dans le quartier.

—J'avais beaucoup de travail. Jette finit son verre. J'ai vraiment super faim. Je n'avais pas acheté des chips ?

—Je les ai mangées à midi, j'étais tellement plongé dans mon texte que je n'ai pas voulu aller au supermarché. Ça m'aurait déconcentré. »

Laszlo écrivait, et tous les jours. Cela suscitait l'admiration de Jette. Il rédigeait un manuscrit après l'autre. Des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre, des esquisses de scénarios. Il n'avait encore jamais rien publié, sauf dans deux anthologies et n'avait encore jamais rien vendu. Pour Jette, c'était sans importance. En persévérant, il y arriverait.

« En plus, je n'ai pas de fric. Il n'y en avait pas dans l'appartement et moi, je suis à sec en ce moment. Je ne touche aucun acompte, aucune rémunération, il faut que j'avance tout moi-même.

—Demande-moi si tu as besoin d'argent. » Jette était soulagée de comprendre ce qui l'énervait. « Je peux t'en prêter. Si tu vas faire les courses pour nous, je peux aussi te donner l'argent du ménage, je trouve ça tout à fait OK.

—Moi, je ne trouve pas ça OK. Je déteste me faire entretenir par une femme. Argent du ménage, merde, je le crois pas. Tu te fiches de moi ?

—Écris pour la *Checkpoint*¹⁴ alors. » Jette n'avait pas envie de discuter indéfiniment mais de manger. « Ils ont besoin de gens qui savent écrire. Ce n'est pas beaucoup payé mais au moins ça l'est. On en a parlé aujourd'hui à la réunion, ils cherchent encore du monde. Le job est simple : lister les événements en tout genre, rédiger un petit texte et un titre accrocheur. Si des étudiants en sont capables, toi aussi. Faut juste se lever tôt. »

Laszlo la toisa longuement, il avait posé son bras sur son manuscrit. Elle n'avait jamais le droit de lire ce qu'il écrivait.

« Tu ne comprends pas ? Ou tu ne veux pas comprendre ? Tu n'acceptes pas que je sois un auteur. Un auteur, pas un pisseur de copies relatant les rencontres de seniors à l'Urania¹⁵. Ça ne veut pas rentrer dans ta caboche de journaliste.

—Ouh là là. C'est quoi cette humeur ? Calme-toi un peu. C'était juste une proposition. Pour que tu gagnes du fric au lieu de passer ton temps à te lamenter.

—Qui se lamente ici ? » Le visage de Laszlo se figea de colère. « Moi ? Non, c'est toi qui déverses ta putain de mauvaise humeur sur moi parce que tu as tes putains de règles. »

Jette décida de ne pas prolonger cette conversation.

« Fais comme tu le sens. Je vais aller me chercher un kebab. Oublie la *Checkpoint*, pas de problème. Je pensais juste que ce serait sympa que tu publies un truc de temps en temps. Ça risque d'être long jusqu'au prix Büchner¹⁶. »

Laszlo se leva et la frappa au visage.

Dans un premier temps, elle ne réalisa pas ce qui s'était passé, la douleur mit quelques secondes à arriver jusqu'à elle. Le visage de Laszlo traits légèrement déformés, mine résolue

¹⁴ *Checkpoint* : nom d'une lettre d'informations sur la vie culturelle berlinoise.

¹⁵ Urania : Institution culturelle créée en 1888 ayant pour but la vulgarisation de contenus scientifiques, culturels et politiques par le biais de conférences.

¹⁶ Prix Büchner : prix littéraire allemand le plus renommé, créé en 1923. Porte le nom de l'écrivain Georg Büchner.

était proche du sien. Il savait pertinemment ce qu'il faisait. Sa main se dirigea vers elle, elle ne se détourna pas. Jamais un homme ne l'avait encore frappée, même pas son père. Cela lui fit mal.

« Fais comme tu le sens¹⁷. » Laszlo se rendit dans la salle de bain.

Ils n'échangèrent plus un seul mot ce soir-là. Jette ne descendit pas s'acheter à dîner, elle trouva un demi-paquet de pains Wasa qu'elle mangea avec un vieux fromage frais, elle but trois verres de vin tandis que les larmes coulaient sur son visage.

Puis elle s'allongea sur le canapé, elle entendait à la fois Laszlo ronfler dans sa chambre et son lit à elle et les voitures rouler sur les pavés de la Reichenberger Straße leur bruit lui déchirait le cerveau. Elle ne parvint pas à s'endormir parce qu'elle était affamée et sentait encore sur sa joue le coup que Laszlo lui avait porté. Il avait de grandes mains puissantes, il ne l'avait pas ratée, tout était douloureux de sa tempe jusqu'à sa mâchoire. Son œil était enflé comme après une violente piqûre de guêpe. Elle avait envie d'une cigarette.

[...]

¹⁷ Laszlo reprend à dessein la formulation de Jette.

La salle commune de la congrégation se trouvait dans un bâtiment plutôt bas, situé dans la cité d'après-guerre au bord du Landwehrkanal. Ce soir-là Maurice mit la table avec Britta pour le repas du samedi. Les Disciples de Yahvé étaient réunis dans la salle de prières avec le Dr Stoll¹⁸, tout le monde était venu. Les deux anciens¹⁹ Klaus Zingert et Karl Mayenburg, Herbert Kähle, dont la femme était décédée il y a un an. La famille Woltschek. Les Demmer mari et femme. M. Hauf. Les Neumann et leurs trois enfants. Fritz Jeroch, souvent absent à cause de son problème aux pieds, était là. Ainsi que Mme Gutsche, appuyée sur son déambulateur. Gisela Bonow saluait à la ronde. Sa mère et Isabelle étaient également présentes, cela allait de soi. M. Lepsius au long visage émacié. Mme Strebhardt. Mme Peukert, caissière chez Lidl cinq jours par semaine. Tout le monde était rassemblé. Même si la plupart assistait régulièrement à l'heure de la Bible du mercredi, le dîner du samedi était pour tous la rencontre la plus importante de la semaine.

Maurice alla chercher une pile d'assiettes dans la cuisine et Britta les couverts. Il plaça chaque assiette comme s'il s'agissait d'un don, Britta était à côté de lui et se penchait pour poser couteau et fourchette de part et d'autre de l'assiette ainsi qu'une cuillère à dessert pour le fromage blanc. Il voyait son dos tout mince, ses cheveux châtain clair dans sa nuque. Ils parlaient peu mais se regardaient souvent, comme pour s'assurer qu'ils étaient bien présents.

« Je voudrais te donner quelque chose, dit Maurice tandis qu'ils dressaient la table. Un cadeau.

—Mon anniversaire n'est que dans deux mois. » Britta l'observa avec curiosité. Ses joues avaient rougi. Elle se tourna vers la table et vérifia que tout était en place. Pain, charcuterie, petites assiettes avec quartiers de tomate et tranches de concombre ; tout avait l'air appétissant et engageant. La tisane d'égantier embaumait. Britta avait même amené un brin de perce-neige, qu'elle avait placé dans un simple verre à eau, pour signifier que Jéhovah aimait le monde.

Une fois qu'ils eurent fini de dresser la table, ils se retrouvèrent dans la cuisine ; l'aide-cuisinière ukrainienne était déjà partie, ça discutait encore dans la salle commune. Maurice tendit une main à Britta, elle y déposa la sienne. Menue, aux ongles luisants. Tout en Britta était

¹⁸ Dr Stoll : en Allemagne, ce titre est donné aux médecins mais parfois aussi aux titulaires d'un doctorat.

¹⁹ Anciens : le collège des Anciens supervise la vie de la congrégation.

tendre, comme caché. Elle regarda Maurice de ses yeux ronds qui ressemblait à des billes, elle semblait sur le point de lui confier quelque chose ; lui était tellement tendu qu'il ne pouvait pas parler.

Il alla chercher dans son sac à dos l'écrit contenant la bague et le déposa dans la menotte de Britta. « C'est pour toi. » Ses mains étaient moites d'émotion.

Britta fixa l'écrit sans rien dire. Maurice la voyait haleter, sa poitrine se soulevait et s'abaissait sous son chemisier blanc.

« C'est magnifique.

—Ouvre. Regarde ce qu'il y a dedans. »

Elle s'exécuta avec une lenteur précautionneuse comme s'il y avait à l'intérieur un oisillon risquant de s'envoler. La bague rayonnait sur le capitonnage bleu foncé.

Maurice entendit Britta expirer tout doucement. Elle leva la bague vers la lumière, un sourire apparut sur son visage, Maurice ne l'avait encore jamais vue aussi heureuse.

Lors de nombreuses nuits, il s'était imaginé ce qu'il lui dirait à ce moment-là, ce qu'il éprouvait pour elle, à quel point il l'aimait. Depuis quatre ans déjà. Et qu'il ne cesserait jamais de l'aimer. Il voulait l'épouser et passer sa vie entière avec elle. Voudrais-tu être ma femme ? Sauf qu'en cet instant, il était incapable de prononcer le moindre mot.

Britta enfila la bague à son annulaire, elle lui allait parfaitement. Elle examina sa main.

« C'est tellement beau. Ce bleu est magnifique.

—Comme le bleu de tes yeux. »

Soudain, elle se mit à pleurer et sortit en courant.

Maurice la suivit des yeux, essuya ses mains moites sur son pantalon, cherchant toujours ses mots.

Britta était en train de se laver le visage dans le lavabo quand elle entendit la porte s'ouvrir derrière elle. C'était le Dr Stoll. Il n'avait rien à faire dans les toilettes des femmes, il aurait dû se trouver dans la salle commune. Britta était trop effrayée pour dire quoi que ce soit.

[...]

Le vendredi, Radek se retrouva assis dans l'arrière-cour devant la salle commune de la congrégation, il contemplait sa main. On était au début de l'après-midi, le soleil se montra un quart d'heure. Radek portait son manteau blanc sali par ses longues promenades et ses chaussures blanches recouvertes par la boue marron des chemins bordant le Landwehrkanal. Il ne prêchait pas mais se reposait, examinait sa main et attendait.

Le Dr Stoll sortit de son petit bureau et le salua. « Je suis content de vous voir chez nous. Vous entrez prendre une tasse de café ? »

En montrant ses doigts tendus au responsable de la congrégation, Radek déclara : « Ma main est calme. Plus de tremblements. Il y a trois semaines, le matin, elle tremblait. Maintenant, c'est fini. Calme comme mer le soir²⁰. »

Le Dr Stoll répondit : « J'éprouve beaucoup de respect pour vous. Il est très difficile de renoncer à l'alcool. La tentation quotidienne est forte car Satan connaît de nombreuses voies. Dans notre congrégation, nous parlons souvent de ces tentations et nous prions ensemble. Je crois qu'aucun de nos membres ne boit.

—Il y a trois semaines, j'avais encore besoin de première gorgée vers deux ou trois heures. Car j'étais coupable. Le suis encore. J'ai une vie humaine sur la conscience. J'étais en sueur quand j'étais devant vélo blanc et pensais à accident. M'adressais à Dieu mais Dieu ne voulait pas me parler. Aucune réponse. Y a que Rachmaninoff qui m'aidait. Ma main tremblait quand j'ouvrais bouteille. C'est fini. Elle ne tremble plus. »

Il regarda sa main. « Aujourd'hui, je vais de nouveau me rendre coupable. Coupable comme Judas. Même si je ne reçois pas d'argent. Même si je ne trahis pas Jésus mais jeune homme malade. Ça ne me plaît pas, croyez-moi. Vous avez vraiment du café ? »

Ils entrèrent dans le bureau, le Dr Stoll versa une tasse au messie polonais²¹, lui tendit du sucre. Radek se servit largement.

Il remua son breuvage. « Vous m'avez demandé si je sais qui a incendié vieux Bulli. Pour moi ça a été nuit de la conversion. Nuit où j'ai trouvé Dieu. J'étais d'accord. Si ça doit

²⁰ Comme mer le soir : Radek parle allemand mais sa syntaxe est parfois approximative.

²¹ Messie polonais : surnom de Radek dans la presse.

arriver, ça doit arriver. Je ne voulais pas me plaindre. Pas négocier avec Dieu. Lui avais demandé une réponse, elle était là, agréable ou pas. J'ai accepté le feu, j'ai supporté les douleurs, ils ont nettoyé mon âme. N'ai parlé à personne de ce que j'ai vu quand suis sorti en flammes du Bulli. Sac de couchage brûlait sur mes pieds, me font mal encore aujourd'hui. Mais j'ai vu. »

Le Dr Stoll inclina sa tête vers Radek. « Vous avez vu la personne qui a incendié votre véhicule ?

—Était jeune homme. » Radek fit un geste vague. « Moi aussi j'ai été jeune. Nous tous. Une belle époque, la jeunesse. Une époque pleine de dangers. On a la tête pleine de fantômes. Pleine de voix, je dirais. Nous marchons au rythme de tambours lointains. Certains tambours nous poussent. Je me rappelle la première fois où je suis tombé amoureux. Elle avait quinze ans. Des cuisses fermes. Des seins comme ça sous son pull, et dans le profond sillon entre eux, la croix. Elle aimait porter des ceintures larges, on voyait ses hanches onduler. Anna. »

Radek but son café et hocha la tête. « Je comprends détresse des années de jeunesse. La nuit, je courais à travers champs pour ne pas pécher. Mon frère dormait dans la même chambre que moi, son lit et le plancher tremblaient avant qu'il s'endorme. Je retenais mes mains, pensais à Anna, à seins sous le pullover.

Le Dr Stoll acquiesçait patiemment. « C'est difficile, probablement. Encore plus quand on est jeune. Alors – avez-vous vu le criminel ?

—Oui. Je vous l'ai dit. Je l'ai vu et vous le connaissez. Moi, la police, ça ne me dit rien, suis Polonais, ne veux pas d'ennuis. Vous êtes un homme compréhensif je pense, la congrégation a fait un bon choix avec vous. Un homme modeste. Et d'honneur.

—Est-ce que le jeune dont vous parlez est membre de notre congrégation ? » Le Dr Stoll avait joint le bout de ses doigts et regardait le Polonais d'un air sévère à travers ses lunettes.

Radek avait placé ses mains entre ses genoux, son buste se balançait d'avant en arrière quand il parlait.

« Obligé de le dire : oui, un jeune homme de votre congrégation. C'est pour ça que je viens vous voir, pour que vous, vous aidiez, pas se précipiter à la police, police, prison. C'est pas bien pour un jeune.

—Je suis content de pouvoir vous venir en aide. Je crois que nous nous comprenons sur ce point. La police règle les choses temporelles, c'est normal. Nous, nous nous occupons de nos

propres affaires. Soyez-en assuré : tout ce que vous me dites restera entre nous. Personne de non autorisé ne le saura. Je m'y engage. Mais dites-moi donc de qui vous parlez.

Radek soupira et pencha la tête. « Y a encore un truc. Un truc important pour moi. Comprenez-le, je ne veux pourrir la vie de personne, chacun vit comme il veut. Pour comprendre ma situation : j'étais routier, j'allais partout, Pologne, Allemagne, Belgique, Hollande, France. Partout. Vous croyez que j'ai gagné de l'argent ? Non. Boîte m'en donne d'une main et me le reprend de l'autre. Boîte dit : consommé trop d'essence, faut que tu payes toi-même Radek ! Je suis allé en Italie, en Autriche, grimpé les montagnes, toujours faire attention et rouler lentement avec le poids lourd, monter, monter, monter. J'ai besoin d'essence pour toutes ces montagnes, beaucoup d'essence, plus qu'en Hollande. Faudrait pousser moi-même le camion jusqu'au sommet ? Je fais le plein car j'en ai besoin mais boîte veut pas payer.

Le Dr Stoll opina. « Je comprends. Vous avez besoin d'argent. J'aurais dû m'en douter. Mais notre congrégation n'a pas d'argent, nous servons Dieu, pas Mammon. Je ne peux pas vous donner de faux espoirs. »

Il se leva, croyant la conversation terminée. Mais Radek resta assis, se gratta la nuque et secoua la tête.

« Argent. Non, bon monsieur, ça ne m'intéresse pas. Je veux vous demander un service pour Britta. Veux aller avec elle en Pologne, rendre visite à ma famille avec mon nouveau Bulli. La patrie, vous savez. Ai beaucoup parlé avec Britta, l'ai écoutée. »

Le Dr Stoll se rassit. « Vous l'avez écoutée ? Qu'est-ce qu'elle vous a raconté ?

—Beaucoup de choses. Des choses tristes, perdu tôt ses parents. Harcèlement à l'école. Problèmes avec Maurice, vous comprenez. »

Le Dr Stoll se cala dans son fauteuil. Il hocha la tête.

Radek se racla la gorge. « Je crois, ce serait bien pour elle d'aller en Pologne, voir d'autres gens. Fille qui a besoin d'un peu de gaieté. » Il sirota son café.

Le Dr Stoll se pencha vers Radek : « Si je comprends bien votre proposition, nous autorisons Britta à partir en Pologne avec vous. En échange, vous nous donnez le nom du jeune homme qui a incendié votre voiture. »

Radek afficha un sourire empreint de sérieux. « Savais que vous alliez me comprendre. Qu'on pouvait parler tous les deux. Vous comprenez. Vous obtenez, j'obtiens. Vous savez, je

voudrais aider. Est-ce que j'ai des enfants, une fille ? Non. Je suis routier, de nombreuses années, c'est pas bien pour famille. Britta est pour moi comme fille maintenant. Avec elle, je voudrais aller voir ma mère, mon frère et sa famille. Il a beaucoup d'enfants, il n'était pas routier. C'est pour ça que je voulais votre autorisation pour emmener Britta. Pendant un moment, elle quitte ses problèmes avec l'école, avec Maurice.

—Bon. Bon. Je pense que c'est faisable. Nous en parlerons au conseil des Anciens, nous aussi nous nous soucions de son bien. Vous avez raison, l'influence de Maurice n'est pas bonne.

—Justement. Je pense aussi ! Maurice est très problématique. C'est mon avis ! Je ne le connais pas beaucoup. Mais gros problème pour Britta. »

Le Dr Stoll se pencha une nouvelle fois vers Radek. « Radek, dites-moi donc qui a incendié votre véhicule.

—Mais je vous le dis ! Maurice ! Vous n'écoutez pas ? *Matko Boska*²² ! Sainte mère de Dieu. Je parle au mur ? Maurice incendie le Bulli, je me réveille la nuit, je brûle, au milieu du feu. Vous imaginez ? Dieu m'a sauvé, sinon je serais sûrement mort. Je sors du Bulli, en flammes, qui je vois contre mur, dans l'entrée de l'immeuble le plus proche ? Je vois Maurice. Le jeune qui mange et boit avec vous. Qui est dans la cuisine avec Britta, qui parle, parle, parle et la regarde toujours avec yeux pleins de désir.

—Maurice. » Le Dr Stoll joignit le bout de ses doigts.

Radek répéta : « Maurice. Ai nommé son nom. Vous savez maintenant. Ce que vous ne savez pas : que fait Maurice quand je sors de l'incendie, de mon Bulli, en flammes, en vie par la seule grâce de Dieu, qu'est-ce qu'il fait ? Maurice a son manteau grand ouvert et Maurice fixe le feu et... »

Radek fit un geste on ne peut plus éloquent, sa main monta et descendit énergiquement. « Voilà comment je l'ai vu ! Maurice ! Et plus tard dans cette congrégation, dans cette maison de Dieu. Le vois dans la cuisine avec Britta. Et je pense : dans cet homme, beaucoup de désirs, grosse pression, grand danger. Y a sans arrêt des voitures qui brûlent dans le quartier, même une librairie, presque un immeuble entier. Où va Maurice ? On attend quoi ? Que des gens meurent ? Je dois parler avec le Dr Stoll, il me comprendra. J'ai pensé ça souvent. Donc : je parle avec vous. »

²² Matko Boska : expression polonaise répétée en allemand juste après.

Il se tut, sa tasse était vide. Derrière, dans la cuisine, on entendait des bruits de vaisselle, la préparation du dîner de la congrégation commençait. Des pas légers et rapides, on aurait dit ceux de Britta.

Le Dr Stoll s'était calé dans son fauteuil et réfléchissait. Il leva les yeux vers Radek et hocha la tête en soupirant longuement.

« Je vous remercie. Radek, je vous remercie du fond du cœur. Dans les dix commandements, il est écrit : tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain. Ce qui veut dire : tu témoigneras ! Mais avec sincérité, sans mentir, c'est servir Dieu. Nous allons prendre cette histoire en main. Nous saurons agir auprès de Maurice mieux que la police, que les autorités temporelles afin qu'il ne représente plus aucun danger.

—Alors pas de police. C'est mieux. J'ai nommé des noms. Vous décidez. Je me suis rendu coupable ? Je suis Judas ? Non, je ne crois pas. Maurice n'est pas Jésus. Je vais avec Britta en Pologne ; après, tout ira mieux. »

Les deux hommes se serrèrent la main. Radek prit congé en effectuant une courbette.

Quand il sortit du bureau, Karl Mayenburg et Klaus Zingert, qui avaient rendez-vous avec le Dr Stoll, le saluèrent d'un signe de tête.

Remarques de la traductrice

1/ Toutes les notes infrapaginales sont de moi. Pour vous faciliter la lecture. Pourront bien sûr être supprimées par le futur éditeur s'il le souhaite.

2/ Les répétitions lexicales sont du fait de l'auteur et font partie de son style.